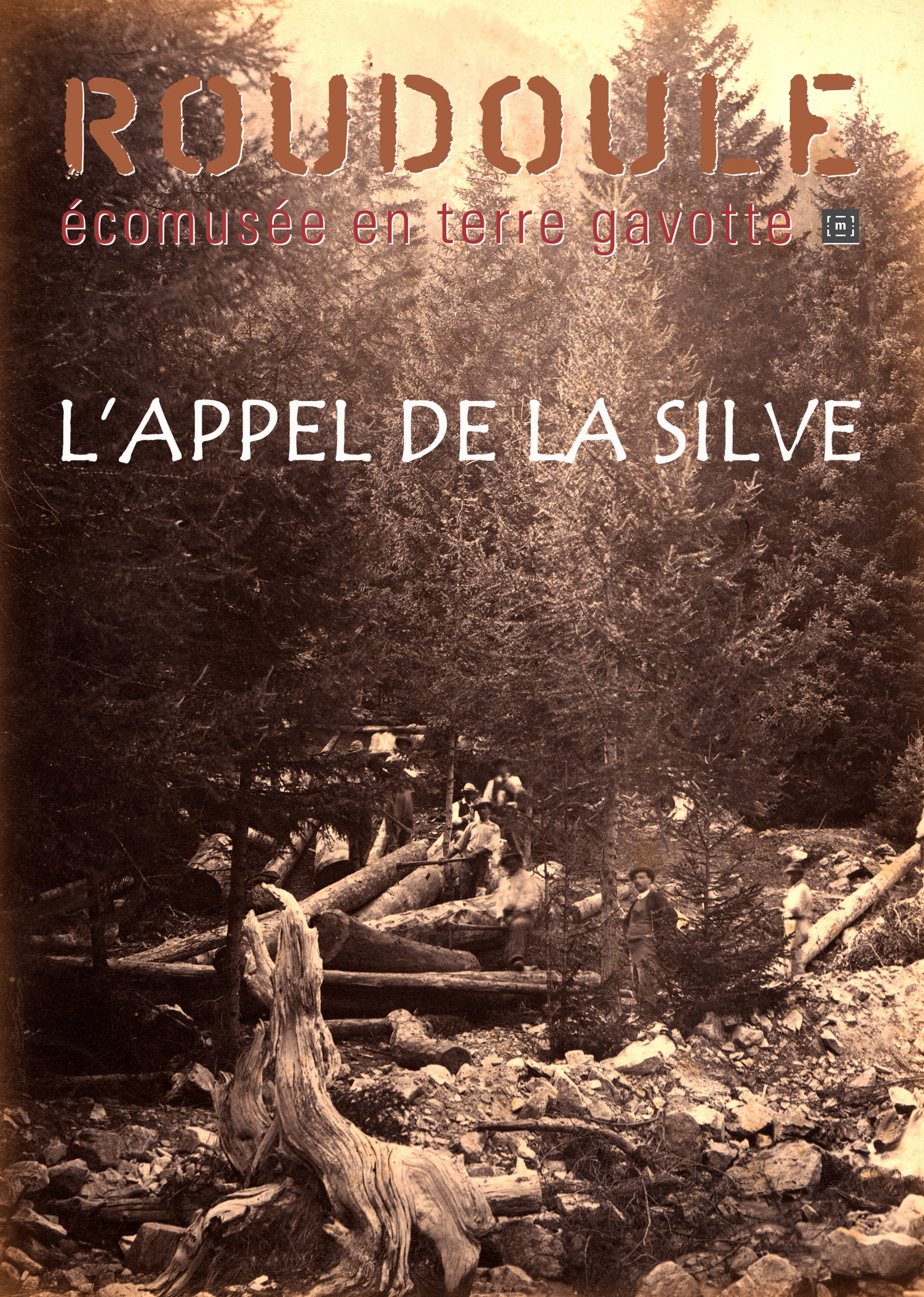


ROUDOUILLE

écomusée en terre gavotte 

L'APPEL DE LA SILVE



À L'ORIGINE DES FORÊTS ALPINES

Dès le paléolithique supérieur, l'homme fréquente les forêts alpines de manière saisonnière.

La découverte et l'appropriation de ce milieu est propice à ses activités de chasseurs-cueilleur. Les pins cembro dominant et, dans les zones humides, genévriers et bouleaux prospèrent avec le réchauffement de la période du boréal.

Des déboisements ponctuels et des activités pastorales sont attestés entre 6000 et 4500 av. J.-C, grâce aux études des pollens (ortie, plantain, centaurée noire et champignons se développent sur les excréments). Le couvert forestier de l'étage subalpin (1600-2300 m) s'ouvre progressivement avec la présence du pin cembro, du sapin, du mélèze et de l'aulne. Autour des lacs, les activités pastorales favorisent le passage d'un milieu argileux à un milieu tourbeux.



Un petit groupe de pins cembro ou arolles (*Pinus cembra*), en automne, en dessous du col de la Cayolle, (2326 m).
Éric Le Bouteiller, Parc National du Mercantour.

Les enclos pastoraux et abris se multiplient. Le feu, utilisé pour l'entretien des prairies alpines, provoque la quasi-disparition des forêts ouvertes de pin cembro et l'expansion du mélèze. Les mélèzes, contrairement aux pins qui génèrent des litières acides, apportent en perdant leurs aiguilles, calcium, magnésium, potassium, et phosphore qui favorisent le développement de la pelouse alpine. C'est pourquoi le mélèze, compatible avec le pastoralisme et les prairies de fauches a été favorisé.



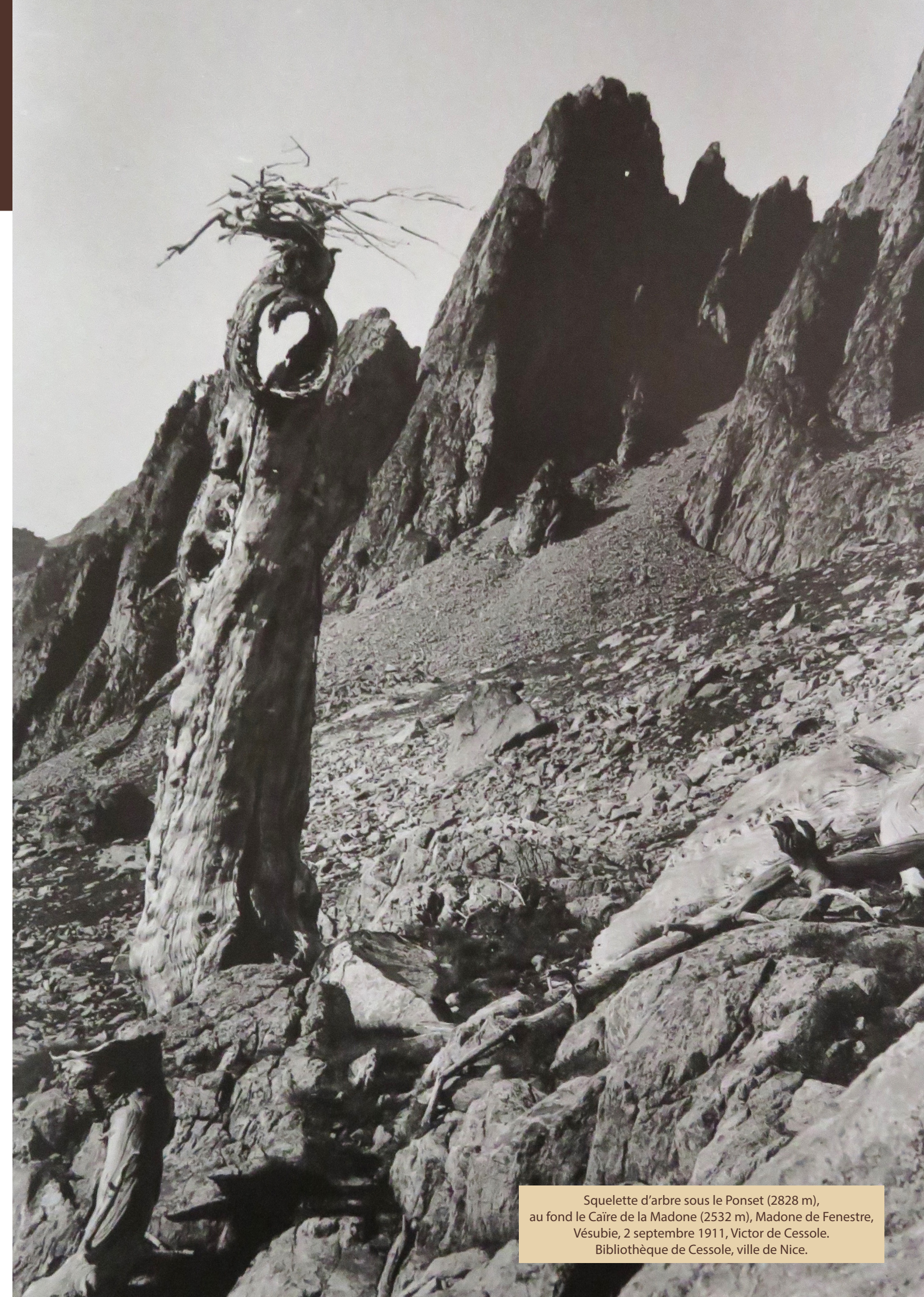
Mélèzes, (*Larix decidua*), pins cembro (*Pinus cembra*) pelouse sèche et épicéa (*Picea abies* ou *Picea excelsa*), en automne.
Jean-Louis Cossa, Parc National du Mercantour.

Au IV^e millénaire avant J.-C., la végétation est marquée par le déclin du sapin favorisant le développement du pin cembro et du mélèze dans l'étage subalpin et des hêtres en contrebas dans l'étage montagnard (900-1700 m). Le déboisement et le pastoralisme s'intensifient au III^e millénaire av. J.-C. Les prairies progressent au détriment de la forêt qui atteignait des altitudes supérieures à 2500 m (contre 2200 m aujourd'hui) !



Pin sylvestre remarquable, (*Pinus sylvestris*), plusieurs fois centenaire au port très étalé. Alpage de « Soleil Bœuf » à Faucon de Barcelonnette. *François Breton, Parc National du Mercantour.*

Aujourd'hui avec la réduction du pastoralisme et la fermeture des espaces montagnards, le mélèze tend à devenir minoritaire dans le tapis végétal alors que les sapins et les épicés croissent. C'est l'histoire des déboisements puis reboisements successifs qui ont façonné les forêts telles qu'on les voit aujourd'hui dans la région.



Squelette d'arbre sous le Ponset (2828 m),
au fond le Caïre de la Madone (2532 m), Madone de Fenestre,
Vésubie, 2 septembre 1911, Victor de Cessole.
Bibliothèque de Cessole, ville de Nice.



Anonyme, le mois de février, Les Très Riches Heures du duc de Berry, 1410-1485. Musée Condé, Chantilly.

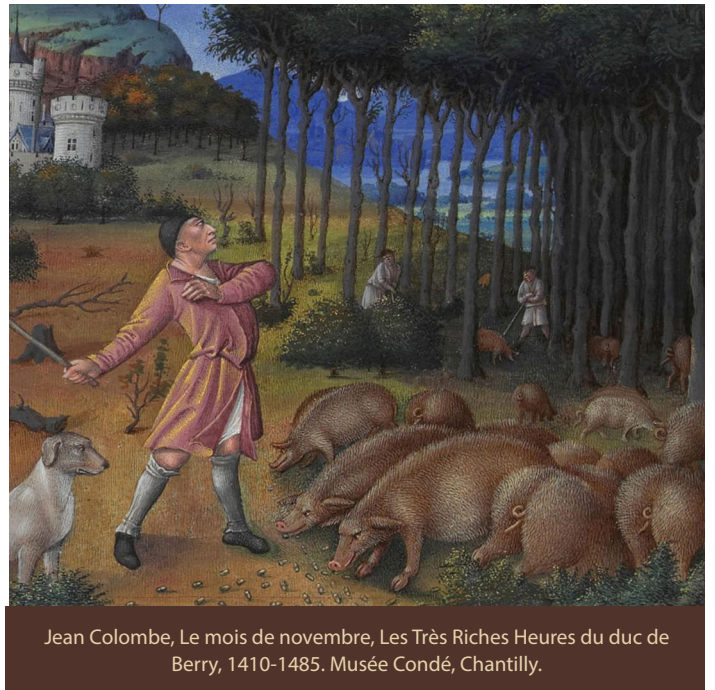
LES ESSARTAGES AU MOYEN ÂGE

Dans les Alpes, le seigneur se réservait les fonds de la vallée. Les manants occupaient surtout le flanc des montagnes où leurs champs frôlaient la lisière des bois. Les tenures concédées aux paysans par le seigneur étaient soumises à des redevances. Elles avaient des limites définies mais il n'était pas interdit de les franchir. Sur les pentes boisées des montagnes, le tenancier avait des droits d'usage et des possibilités de conquête. Non seulement il prenait du bois dans les forêts mais il pouvait s'y créer un lopin de terre qui devenait un complément de sa tenure. Les meilleures terres furent celles où les arbres établis depuis longtemps conservaient un humus fertile.



Homme tenant une hache (détail), Maître de Lusernetta », 1451, chapelle Saint-Érige, Auron. Cliché Michel Matthieu.

Longtemps, le recul des arbres fut considéré comme une victoire. Voisine des lieux habités, la forêt constituait un danger perpétuel, impénétrable au regard. Elle limitait le champ où s'exerçait la vigilance. Sa profondeur et son obscurité favorisaient les embuscades et exposaient aux attaques soudaines : les bêtes sauvages se multipliaient et s'abattaient sur les cultures ou décimaient les troupeaux. Les voyageurs ne s'y engageaient pas sans effroi. Dans les grands bois qu'il fallait traverser pour se rendre d'Allos et de Colmars à Digne s'embusquaient des bandits, *latrones, murtrerii*. En 1341, deux hommes, l'un d'Allos et l'autre de Seyne y sont assassinés.



Jean Colombe, Le mois de novembre, Les Très Riches Heures du duc de Berry, 1410-1485. Musée Condé, Chantilly.

La conquête se faisait avec de grands efforts : il fallait d'abord amonceler des broussailles, des arbrisseaux que l'on recouvrait de gazon et qui formaient autant de fours, ou fournelles où l'on mettait le feu. Les grands arbres étaient également abattus et seules persistaient ça et là des souches calcinées. En 1314, Les paysans de Thiéry et Rigaud ouvraient des clairières en toute liberté, prétendant continuer une tradition aussi ancienne que leur village. À la fin du XIV^e siècle ceux de la Bollène dans la Vésubie, transformaient la forêt de la Planquette en parcelles cultivables où ils semailent leur blé et leurs légumes. Cependant, gare à ne pas empiéter sur le domaine royal. La communauté de Belvédère est lourdement condamnée en 1346. L'exploitation des essarts durait plusieurs années mais il arrivait que les eaux de pluies ravinent les terres et ne laissent que le rocher.



Sentence royale suite à la destruction de bois à Belvédère, 1346. Fonds AD 06.

UNE DÉFORESTATION MILLÉNAIRE

La mise en culture de nouvelles parcelles, conséquence de l'accroissement démographique, a grandement contribué à la disparition des belles forêts primitives. Les ubacs, peu propices aux récoltes ont été progressivement déboisés pour assurer la survie quotidienne des villageois dont une part non négligeable réside au Moyen Âge dans des *forests*.



Buis décorant la fête de la Saint-Jean à Entrevaux.
Premier quart du XX^e siècle. Fonds Desiré Sic.



Grandes berges ravinées dans les marnes oxfordiennes sur la rive gauche du torrent de Puget-Rostang, en face du village. Fin XIX^e siècle. Fonds RTM.

Lieu de pâturage pour les troupeaux ovins, caprins, porcins, la forêt est régulièrement parcourue. Les bois représentent un complément indispensable à l'unité familiale pour le bois de chauffage, la fabrication d'outils (timon d'araire, manches) et de mobiliers. Les feuillus sont émondés à la fin de l'été pour en faire des fagots de ramée. L'hiver, leurs feuilles nourrissent les bêtes et le petit bois permet la cuisson des aliments. Le buis sert de litière et de décoration lors des fêtes villageoises. La déforestation s'accélère inexorablement malgré les efforts des communautés. En 1786, la communauté de Puget-Rostang se plaint de ne plus avoir suffisamment de bois pour alimenter les fours destinés à la cuisson de la chaux, employée dans la maçonnerie. Les prélèvements sont tels dans les bois de Guillaumes que l'administration révolutionnaire les interdit. Pour les futurs contrevenants la peine doit être exemplaire : trois journées de travail ou trois jours d'emprisonnement.



Bois de chauffage. Péone, Saint-Brès, 1982. Paul Raybaut.

Bergers et troupeaux (détail), Jean Baleison, vers 1485, chapelle Notre-Dame-des-Fontaines, La Brigue.



Anun

LE BOIS À GUILLAUMES 1760-1860

Le conseil consent généralement à des coupes gratuites en cas d'atteinte aux biens. À Guillaumes, neuf habitants du hameau de Villetalle sont autorisés à couper en urgence 45 mélèzes et 63 pins pour reconstruire leurs demeures incendiées en mars 1810. Des misérables dont les maisons se sont écroulées sont gracieusement autorisés à prélever des bois pour les réparer.

Les élus se soucient de préserver leurs espaces forestiers et leurs régénérations. Quand ce n'est pas une chute de blocs de pierre ou une avalanche qui endommage les bois, c'est les bêtes à laine et les chèvres en surnombre qui érode les massifs. Les troupeaux de chèvres sont si ravageurs que les élus supplient l'Intendant général Sarde de limiter leur nombre à trois par habitant.



Détail de l'incendie de Guillaumes, 1682, par Jean Ardisson. Cliché M. Graniou.



Bois de Sylva Longua (N°26), représenté dans les limites des communautés de Châteauneuf-d'Entraunes et de Guillaumes vers 1715.
AD06, Ni citta e contado, mazzo 34.

Entre 1760 et 1860, la gestion des bois de Guillaumes est assurée conjointement par l'Office de l'Intendance générale Sarde et le conseil communautaire.

Les coupes sont exclusivement réservées aux bois de construction. Des experts sont désignés par le conseil pour estimer le nombre d'arbres à abattre en fonction de la nature des travaux. Mais cela ne suffit pas à lutter contre tous les abus. Le 14 juin 1787, un habitant est découvert au bois d'Amé en train de scier des plantes de mélèzes. 28 mélèzes et 7 pins ont été abattus alors que la coupe autorisée se limitait à 12 mélèzes et 6 pins !

Pour empêcher la divagation des troupeaux transhumants dans les bois et faciliter l'accès aux pâturages réglementés, des chemins dédiés suffisamment larges (des drailles), canalisent les troupeaux.

Et comme cela ne suffit pas, les élus interdisent les coupes pendant 15 ans et les usages courants dans certaines forêts communautaires en imposant la mise en défens.

Des quartiers sont mis en réserves afin de devenir des forêts. D'autres sont ensemencés en glands chênes et ormes pour contenir les terres où se forment des ravines qui causent des dommages considérables.



Troupeau, berger et « floucas ».
Premier quart du XX^e siècle. Coll. Roudoule.



Guillaumes, Carte des Frontières de l'Est de la France
Dessin à l'encre par Bourcet de la Saigne et Michaud d'Arçon, 1764-1778. Cartothèque IGN.

L'APPÂT DU GAIN

Dans la première moitié du XIX^e siècle, les communautés contraintes à de lourdes contributions financières imposées par l'administration sarde pour la construction de la route de la vallée du Var et ou la construction de ponts s'endettent. Les bois de Guillaumes sont fortement mis à mal. En 1838, c'est 6126 pins qui sont abattus dans le bois communal d'Amé. En 1858, 701 mélèzes.

Parallèlement les besoins croissants de bois de construction et de chauffage pour des villes du littoral, incitent les propriétaires de bois privés, par l'entremise de négociants en bois peu scrupuleux à vendre. En 1850, Paulin Pons, originaire de Puget-Rostang, organise le flottage sur le Var d'une coupe de bois de construction provenant du vallon d'Amen de 200 travées, pour le compte de plusieurs propriétaires.



Troncs devant être débardés, Haute-Tinée, fin XIX^e siècle.
Fond Bérard, Musée du Palais Lascaris, Ville de Nice.

Si l'on considère l'état de paupérisation auquel les coupes précédentes ont déjà réduit les forêts des Alpes-Maritimes, l'insouciance des conseils communaux ou pour mieux dire leurs répugnance à seconder l'administration forestière, toutes les fois qu'elle propose des reboisements, l'égoïsme des propriétaires influents qui tend sans cesse à augmenter les pâturages et enfin la destruction presque complète des bois particuliers depuis que le règlement en vigueur leur en a laissé la libre disposition, on ne peut contester la crainte qu'en continuant ces prodigalités, la Province ne finisse par épuiser toutes ses ressources et la ville de Nice ne soit grandement compromise pour sa propre consommation qui augmente tandis que les bois diminuent.

Durante, Mémoire sur les coupes de bois, 1847. AD06.

En 1890, M. Hallauer, inspecteur des Eaux et Forêts dresse un constat alarmant : « *Les tristes pâtures des Alpes-Maritimes, dont l'étendue totale est de 180 000 ha environ, sont parcourues chaque année par 102 000 moutons indigènes et 30 000 moutons transhumants qui passent l'hiver en Crau et qui, par raison spéculative, ont commis jusqu'à présent et continuent à commettre encore la plus grande partie des dégradations que nous avons sous les yeux* ». Il ajoute « *On peut affirmer que, dans ce département, les moutons transhumants ont été l'une des causes les plus efficaces des ruines de nos montagnes, car ils sont toujours en surnombre* ».

Les voleurs sont lourdement punis à l'instar de Joseph Toche condamné à 84 livres d'amendes et 25 jours d'emprisonnement par le juge royal de Guillaumes pour avoir coupé 54 mélèzes dans la forêt de Buserche. Mais rien n'y fait. Dans les bois communaux les souches témoignent du pillage sans vergogne.

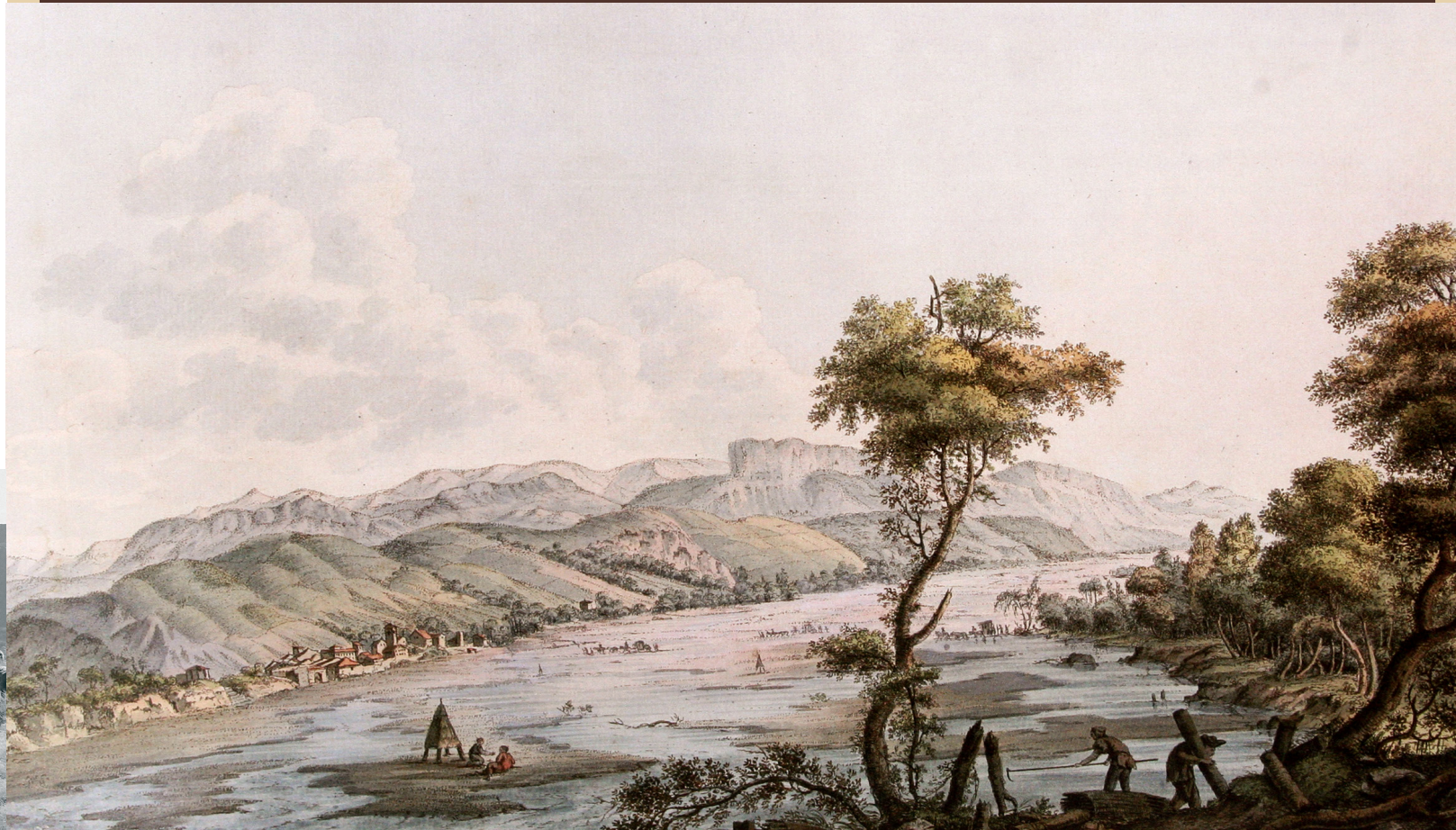
À cela s'ajoute l'augmentation du nombre d'ovins dans le comté de Nice, 17220 bêtes traversent les territoires de Guillaumes et de Villeneuve-d'Entraunes en 1674 pour se diriger vers la Haute-Tinée avec les dégradations qui s'en suivent.



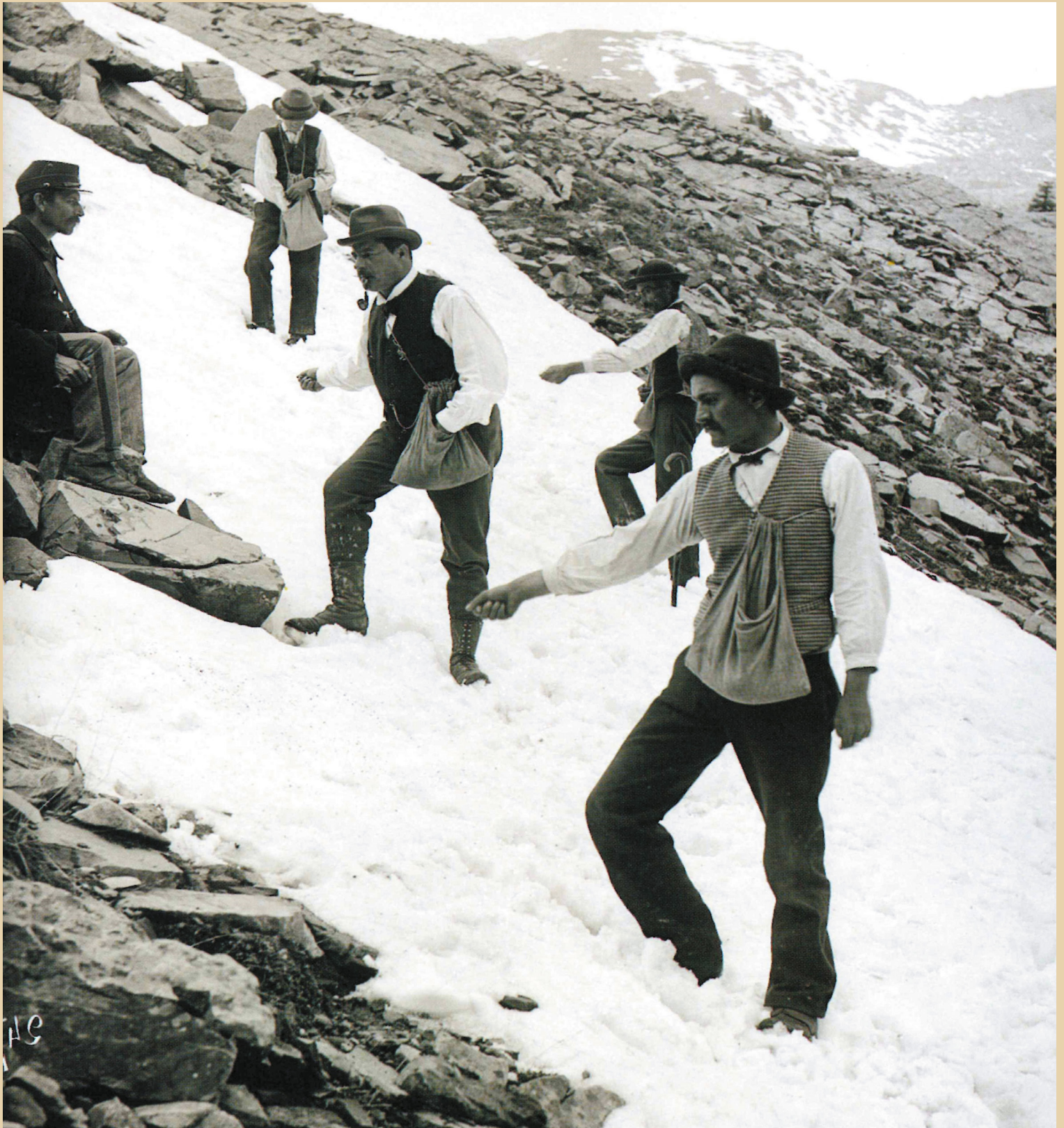


Attelage franchissant un pont (détail). Attribué à Johann Georg Schütz (Frankfurt am Main 1755-1813). Grasse - Hôtel de Ville.

Ramassage de grumes près du Var, Albanis de Beaumont, *Voyage Pittoresque*, 1787. Coll. Bibliothèque de Cessole, Ville de Nice.



Troupeau de moutons pâturant dans les Alpes. Cliché Michel Graniou Coll. AD06.



Ubaye, Méolans, ensement sur la neige, 25 juin 1894. M. Sardi. Fonds AD 04.

UN SIÈCLE DE REBOISEMENT

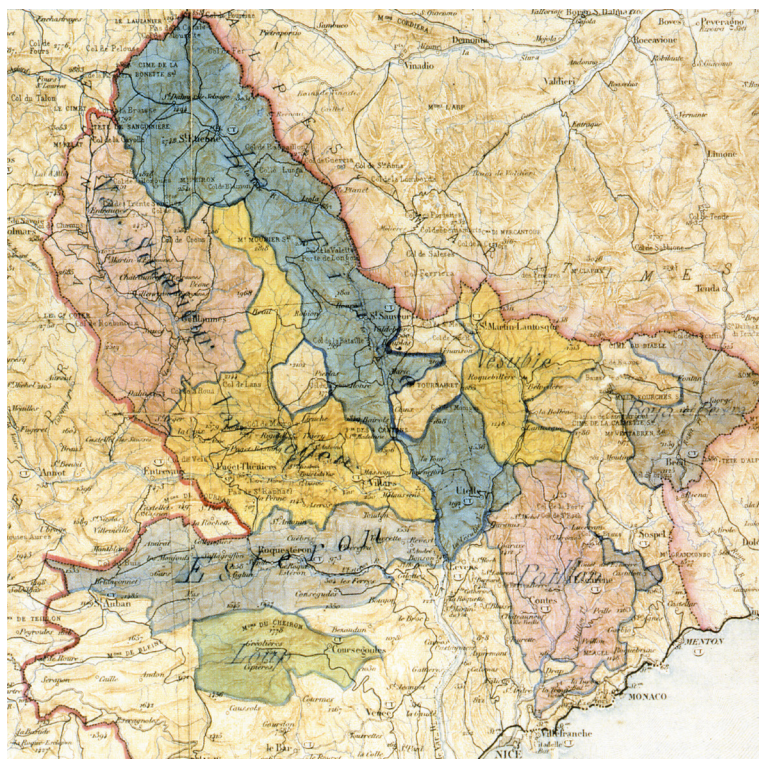
Devant l'aggravation des espaces montagnards, notamment l'état du sol, et les dangers qui en résultent pour les terrains inférieurs, le Second Empire promulgue la loi du 27 juillet 1860 qui consacre le début de travaux de restauration des terrains en montagne. La loi met en place des secteurs obligatoires de reboisement et le subventionnement de périmètres facultatifs sur les terrains communaux. Il s'agissait de lutter contre la déforestation et l'érosion des terrains. De graves inondations dans les Alpes en 1856 et 1859 ne furent pas étrangères à son vote.



Ascros, bassin du ravin du Moulin de Fraissinet. Crête de Rorebel. Calcaires dolomitique de l'infrales. Exposition Nord. Exécution de la plantation en 1908 en pins noirs et sylvestres des parcelles A 394 et 392. Fonds RTM.

En avril 1882 naît la loi sur la restauration et la conservation des terrains en montagne stipulant la création généralisée de périmètres de reboisement. Les travaux outre les plantations et la création de pépinières, comprenaient le fascinage des talus, des barrages de retenues, la rectification et le curage des lits des grands ravins. Non sans difficulté pour établir les périmètres, les travaux débutèrent en 1889 à La Croix-sur-Roudoule et en 1894 à Puget-Rostang. Entre 1885 à 1914, ce furent 15000 hectares reboisés dans les Alpes-Maritimes.

Saint-Étienne-de-Tinée, ouvriers travaillant au reboisement aux environs du col de Pal. Début XX^e siècle. Fonds Muraire.



Carte des périmètres de reboisement des Alpes-Maritimes. Fonds AD06.

La Roudoule d'ailleurs n'est pas en reste. Puget-Théniers, lors de violents orages subit les assauts tumultueux du torrent qui envahit régulièrement la place et atteint parfois le premier étage des habitations. L'inspecteur des Eaux et Forêts, Hallauer, souligne qu' « au moment des orages ce torrent précipite dans le Var de la boue, des graines, des cailloux, des blocs rocheux qui ressemblent à une charge d'artillerie quand ils traversent Puget-Théniers. »

La loi fut très impopulaire auprès de certaines populations locales atteintes dans leurs ressources essentielles par les restrictions mises au pâturage. En 1864 est promulguée la loi du 8 juin qui substitue le plus souvent possible le gazonnement au reboisement pour ménager les intérêts pastoraux.

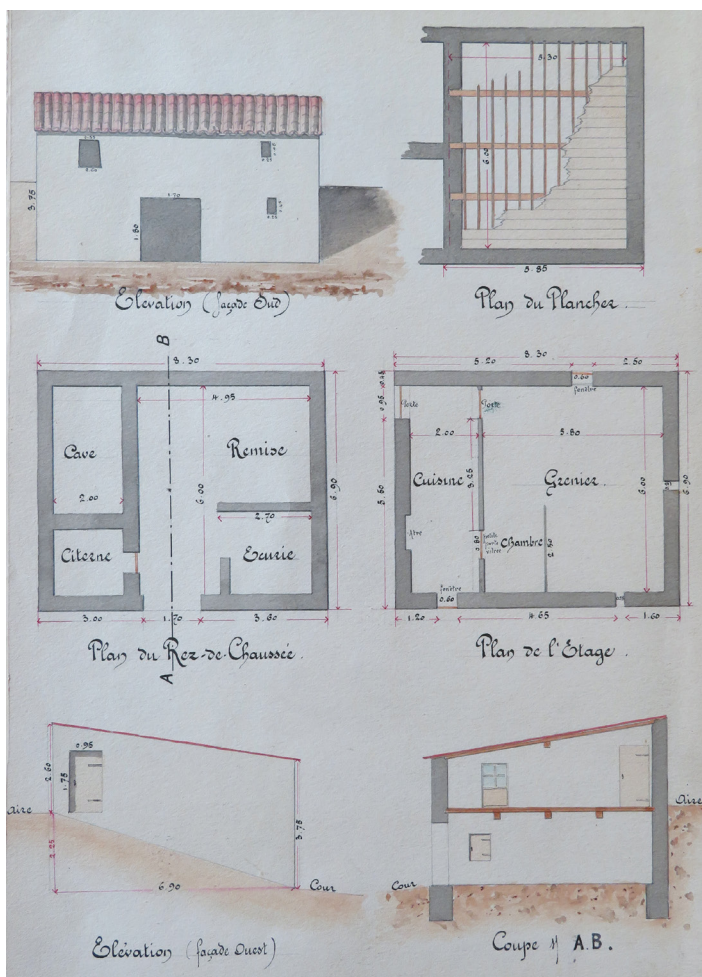


LES PÉPINIÈRES

C'est à l'ingénieur des Eaux et forêts Prosper Demontzey que l'on doit les pépinières. Après des tentatives infructueuses de semis, il élabore lors du reboisement du Mont Boron à Nice une nouvelle méthode de plantation. Les plants poussés en pépinières âgés de 2 à 3 ans sont introduits en forêt et sont plantés à raison de 2 ou 3 en potets de 40 cm de profondeur. Les potets sont disposés en quinconce et espacés de 1,5 à 2 m. Un hectare nécessite la préparation de 3500 à 4000 potets.



Portrait de Prosper Demontzey. Ingénieur français des Eaux et Forêts, né le 21 septembre 1831 à Saint-Dié-des-Vosges et mort à Aix-en-Provence le 21 février 1898. C'est l'instigateur du service de la *Restauration des terrains en montagne* au sein de l'administration des Eaux et Forêts. Il a grandement contribué au reboisement massif des Alpes du Sud.



« Ces nouvelles pépinières seront établies sur les parcelles de terrains qui étaient cultivées avant leur acquisition par l'État et qui sont d'assez bonne qualité : elles seront à proximité de nos baraques forestières dites baraques de la Chaise et de la Grossière. Ces deux baraques possèdent chacune une citerne, les semis pourront recevoir quelques arrosages pendant l'été. Le sol après avoir été défoncé et légèrement fumé sera ensemencé comme il est prévu au devis, partie en graines de résineux partie en graines de feuillus ».

Rapport de brigadier domanial en 1897.



Baraque forestière de la Grossière et pépinière, fin XIX^e siècle. Fonds RTM.



Baraque forestière de la Chaise. Vue prise en se plaçant à 150 m environ à l'est de la baraque et en regardant vers l'ouest. Fonds RTM.



Pépinière de la Perdighière, fin du XIX^e siècle. Fonds RTM.

Pépinière et canton de la Perdighière, avril 1942. Fonds RTM.



LE FLOTTAGE

Dans les zones forestières montagneuses du Haut-Var, le transport du bois se fait par flottage. Les troncs sont traînés près du fleuve et l'on profite des pluies d'automne et surtout de la fonte des neiges pour les vidanger. C'est une pratique ancienne attestée depuis le Moyen Âge. Au XVII^e siècle, Louis XIV facilite la tâche en ordonnant de désenclaver ce « vilain torrent » dont les rochers entravent la circulation des bois abattus pour sa marine. Dans les tronçons les plus larges, aux abords de Puget-Théniers et de Saint-Martin-du-Var, le flottage en radeau guidé par des hommes est préconisé au XIX^e siècle pour ménager les berges.



Flottage sur le Var aux environs de Guillaumes, 1905..



Barrage pour le flottage du bois, Vallon de Chastillon, Tinée, 23 mai 1899.
Cliché Victor de Cessole. Coll. Bibliothèque de Cessole, Ville de Nice.

Les coupes proviennent du Val d'Entraunes et des bois d'Amen où le pin laricio et le mélèze dominant. Ce commerce profite à des négociants niçois qui les revendent pour la construction et le chauffage. Le bois qui parvient à destination, après les pertes et les rapines des riverains, est fortement déprécié du fait des chocs reçus. La quantité compense : en 1837, le négociant entrevalais Massot convoie 20 000 poutres, 20 000 solives et 20 000 planches !



Carte de la vallée du Var, XVII^e siècle
Cette carte indique l'emplacement des lieux d'où sont tirés les bois (A), le lieu où les bois sont mis à l'eau (B), les points où sont faits des travaux de mine pour le passage des grumes. (C-D). Coll. AD 06 Fonds Citta et Contado Mazzo 2.

Les convoyeurs doivent obtenir un permis de flottaison. Les conseillers de Puget-Théniers le refusent à plusieurs reprises malgré des dépôts de garantie car les bois flottant à bûches perdues occasionnent d'importantes dégradations aux rives, accentuées par les crues du Var. Ils considèrent que «ce mode de transport est entièrement au détriment des pauvres propriétaires de l'agriculture et du cadastre, de tous les pays riverains des fleuves en faveur de la spéculation de quelques personnes seulement».

Le flottage est encore attesté sur le fleuve au début du XX^e siècle. Ravageur pour les ouvrages d'art de plus en plus nombreux, nécessitant beaucoup de main d'œuvre pour le convoyage, de la perte en cours de flottage et d'importants dépôts de garantie, il est progressivement abandonné au profit des transports ferroviaires et routiers plus sûr.



Flottage à bûches perdues, lors de la crue du Var de 1851. Ex-voto ND de Laghet.



Edition Giletta, phot., Nice



NUM 5 - GUILLAUMES - Flottage dans le Var

*mitte
à
Jougnon*

Flottage sur le Var, début XX^e siècle. Édition Giletta, Fonds Gilbert et Roseline Boulay.



Débardage à cheval, Annot, Haute Provence. Fonds ONF.

LA « VIDANGE » DES GRUMES

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'évacuation des grumes, si elle ne se fait pas par flottage est assurée par débardage. Lorsque la configuration du terrain le permet, les billons sont traînés sur des chemins spécialement aménagés, « les tires », par des bœufs ou des mulets. Quand les massifs sont très difficiles d'accès, les arbres sont directement débités sur place en produits semi-fins et ces derniers sont acheminés vers Nice à dos de mulets, jusque sur les chemins carrossables où les charrettes prennent le relais. À défaut, ils sont lancés au moyen de glissoirs jusqu'au bord des torrents dans lesquels ils sont précipités.

Dans les années 1960, le tracteur à chenillette couplé aux pistes remplaça les chevaux. Aujourd'hui le débardage par treuil domine.

« Cargaaaa...oooo...! »

L'appel vient d'en bas. Il remonte la pente rude du vallon. Il glisse entre les troncs des mélèzes, dans l'air raréfié de la montagne. Le vallon c'est comme une tranchée dans la terre, une saignée franche dans le moutonnement vert de la forêt.

Le vallon, pour les bûcherons c'est aussi le chemin naturel d'évacuation des troncs abattus : on les jette d'en haut, on les récupère 500 m plus bas.

Souvent les billes s'arrêtent en route. Tout le fond de ce canal est recouvert de rondins énormes, disposés comme un grossier plancher de géants. Là-dessus, les troncs que l'on bascule glissent comme des express.

Claude Mercadié,

« Bûcherons et forêts des monts du silence »

Nice Matin, 17/08/1960.



Charettes transportant du bois, Villars-sur-Var, l'église et l'hôtel de ville. 1^{er} quart du XX^e siècle. Coll. Roudoule.

Transport du bois par Jules César, propriétaire d'une scierie à Entrevaux, vers 1952. Coll. Roudoule.



Transport du bois, fin XIX^e siècle. Fonds Berard, Palais Lascaris. Ville de Nice.





Départ de câble forestier, Haute-Tinée. Fonds Berard, Musée du Palais Lascaris, Ville de Nice.

Portique de câble forestier, Haute-Tinée. Fonds Berard, Musée du Palais Lascaris, Ville de Nice.



LES CÂBLES FORESTIERS

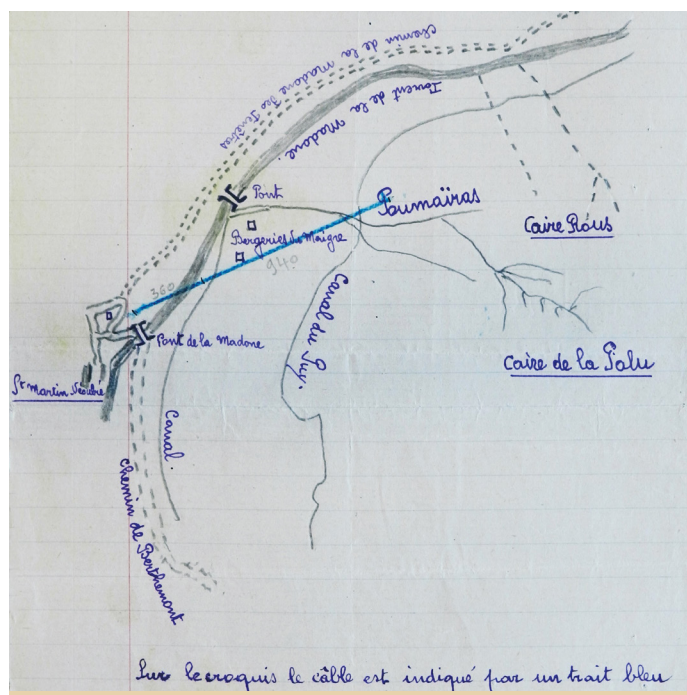
Les câbles forestiers ont été utilisés à grande échelle entre les années 1930 et 1960.

Le métier de câbliste était surtout maîtrisé par des Italiens, qui ont apporté leur savoir-faire. Les entrepreneurs français les recrutait à Milan. C'est ainsi qu'Antoine Pignato est arrivé en 1956 à Entrevaux. Il avait appris son métier dans l'entreprise de son père, dans les montagnes de Calabre.

L'installation d'un câble forestier était complexe. Elle nécessitait au minimum un mois et demi pour un câble de 3 km et autant d'hommes que de moyen. Entre 1940 et 1960, trois câbles forestiers ont été installés au Bois du Gourdan, entre Puget-Théniers et Entrevaux.



Tension d'un câble forestier par Antoine Pignato et d'autres bûcherons près d'Entrevaux, vers 1960. Coll. Roudoule.



Croquis de câble forestier, Saint-Martin-Vésubie. Coll. AD 06.

Les hommes construisaient un premier portique de bois pour maintenir le câble à 4 mètres de hauteur. Après, les portiques se succédaient tous les 150 mètres ou plus.

La tension du câble se faisait au moyen de jeux de poulies (les moufles). Pierre Trévia employait une camionnette chargée de pierres pour tendre le câble. Celle-ci finissait par s'arrêter en se cabrant !

Les grumes étaient fixés sur des poulies à crochet qui roulent sur le câble porteur. On débardait environ 40 m³ dans une journée. Cela dépendait si les hommes étaient payés à la journée ou à la tâche. Avec la modernisation des techniques le débardage par câble aérien est de nos jours plébiscité.

Une fois le site choisi, on procédait à alignement au moyen de piquets ou de tissus accrochés aux cimes des arbres. Puis, on coupait toute la végétation susceptible d'entraver le bon fonctionnement du câble forestier. Ensuite il faut «tirer» les différents câbles qui constituent le câble forestier. Les câbles porteurs mesuraient au minimum 2 km de long.

Pour éviter de couper les câbles l'entrepreneur recrutait tous les propriétaires de muets des environs. Le câble était enroulé de part et d'autre du bât pour constituer une charge proche des 80 à 100 kg. Puis à 3 mètres de là un homme portait en bandoulière une section de 30 à 40 kg, suivi d'une mule et ainsi la chaîne se poursuivait pour amener au sommet les câbles. Ce travail harassant est très douloureux du fait des frottements qu'il occasionne.



Tension d'un câble forestier par Antoine Pignato et d'autres bûcherons près d'Entrevaux, vers 1960. Coll. Roudoule.

LES SCIEURS DE LONG

Cette technique, antérieure au XIV^e siècle, laisse peu de traces dans les archives, à l'exception d'un charpentier de Guillaumes, qui fournit en 1483 des planches de mélèze. Elle perdure toutefois jusqu'au milieu du XX^e siècle pour des besoins domestiques.

Le sciage est effectué en forêt, lors de campagnes hivernales, aussitôt après l'abattage des arbres. Même si le façonnage revient plus cher, les bois sciés à la main sont réputés de meilleure qualité que ceux sciés mécaniquement parce que plus réguliers et mieux conditionnés, d'autant qu'ils ne sont pas charriés et dégradés par le flottage.

Les scieurs forment de petites équipes, entre 2 et 8 ouvriers, comptant souvent des membres d'une même famille et généralement originaires de la commune dans lequel se trouve la forêt. Ils peuvent être recrutés par un entrepreneur qualifié de maestro resciatore ou par un négociant propriétaire de la coupe. Ils sont dans ce dernier cas dirigé par un contremaître.



Le Lagas, Beuil. Au premier plan la scie des scieurs de long.
Victor de Cessole, 23/01/1911. Fonds Gilbert Boulay.



Les ouvriers sont payés à la pièce par douzaine de planches et peuvent percevoir une partie de leur salaire en nature (fromage, polenta, riz, stockfish, tabac...). Ils sont logés sommairement dans des baraques édifiées sur les chantiers de coupes ou dans les auberges à proximité. De violents conflits éclatent lorsque les ouvriers ont affaire à des négociants peu scrupuleux qui les exploitent. La raison, l'équité, l'humanité, la justice, exigent que n'importe quel ouvrier qui travaille doit être payé de sa sueur (Texte de revendications de 6 scieurs originaires de Coaraze envers un entrepreneur, Valentino Penasse).

Au XIX^e siècle, la production des scieurs de longs talonne encore celle des scieries hydrauliques : 14400 planches sciées à Marie en 1833 et 837 poutres façonnées à Utelle en 1840.

Albert Vérani et le lieutenant Grelot (en haut) sciant des poutres à Beuil, 23/01/1911.
Fonds Gilbert Boulay.



Léon et Louis Rancurel, scieurs de long, Péone, fin du XX^e siècle. Fonds Gilbert Boulay.

BÛCHERONS BOUSCANTE

Le bûcheron est un personnage quasi-mythique, l'homme des bois, le sylvester est un homme à la marge. Rude par sa vie et ses mœurs, il travaille en petite société et cultive la solidarité, vertu nécessaire en forêt. Vivant isolé ou presque durant de longues semaines, il participe aux sociabilités villageoises lors des fins de chantiers ou des fêtes religieuses.

Il peut être originaire du village, mais la plupart du temps ce sont des italiens migrant pour la saison à l'occasion de l'ouverture des chantiers de coupe.

C'est ainsi que Félix Pignato, à Entrevaux, obtient ses premiers contrats de saisonniers au début des années 1950.

À l'époque en Italie, il n'y avait pas trop de travail, et on avait des amis, qui nous ont mis en contact avec ce patron. On avait toujours l'espoir d'immigrer...

Le travail était très très dur et l'on gagnait pas beaucoup.

On travaillait dans le bois du Gourdan. On couchait dans une cabane en bois, avec un peu de papier goudronné.

On se l'était faite. L'été, il faisait chaud, on dirait un four puis l'hiver, à partir de novembre, c'était une glacière.

On faisait le feu par terre, pour cuisiner, mais pas longtemps... des pâtes, un peu de sauce, cinq minutes.

Tous les samedis, on descendait à Entrevaux pour faire les provisions. Le dimanche, on attendait vers 10 heures, puis, on allait voir le patron, pour nous entendre dire qu'il n'avait pas de sous.



Adrien Gal, Tabacs.
240 ALPES-MARITIMES. — Peira-Cava, Station estivale (alt. 1.500 m.), à 40 km. de Nice ; Bûcherons.

Ecorçage des troncs, vallée de la Vésubie, début XXe siècle. Coll. Muraire.

Les journées sont longues, les muscles se tétanisent à force d'entraîner dans un va-et-vient infernal la troumpeliero, la scie passe-partout. L'arbre abattu, la ramure est débité à la hache. Puis, on l'écorce avant de l'atteler à une mule pour le débarder.

Bûcherons dans la vallée de la Vésubie, début XX^e siècle. Coll. Muraire.



96. — ALPES-MARITIMES. — Peira-Cava, Station estivale (alt. 1.500 m.), à 40 km. de Nice; Coupe de Sapins. ND Phot.



Cabane de bûcherons, Haute-Tinée, fin XIX^e siècle. Fonds Bérard, Musée du Palais Lascaris, Ville de Nice.



Bûcherons dans la vallée de la Vésubie. Premier quart du XX^e siècle. Coll. AMONT.

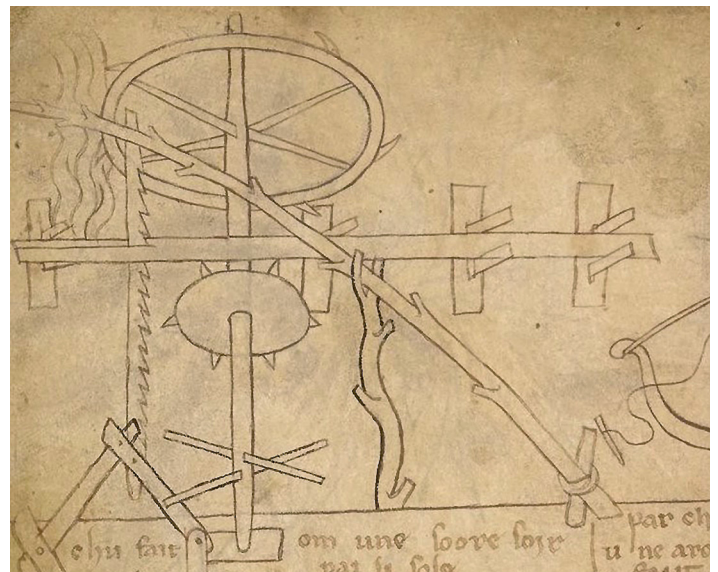


SCIERIES HYDRAULIQUES

Dès la fin du Moyen Âge, la richesse forestière des Alpes-Maritimes suscite la convoitise des marchands. Une partie des bois abattus (mélèzes, sapins, épicéas) est dirigée vers Nice puis réexportée vers des destinations plus lointaines. Le sciage peut se faire manuel en forêt. Mais au début du XIV^e siècle, des scies hydrauliques sont construites dans la Vésubie. Avec l'exploitation intensive des forêts communales à partir du milieu du XVIII^e siècle les scieries se multiplient dans les vallées alpines, et dans la plaine du Var, où les bois flottés sont acheminés.



Ci-contre et ci-dessus : Scierie Hydraulique près de Saint-Martin-Vésubie. *Album Andreani. Bibliothèque de Cessole, ville de Nice.*



Scie hydraulique, dessin de Villard de Honnecourt, vers 1230. Coll. BNF.

Construire une scierie représente des investissements énormes. L'achat des terrains, l'établissement d'un canal d'amenée de l'eau, les travaux d'installation, la mécanique, dont la roue hydraulique et l'entretien de l'outillage... La plupart des scieries sont aux mains d'un petit nombre de négociants fortunés qui ne les exploitent pas directement mais les louent au prorata du rendement. 37,5 centimes la douzaine pour des planches de 10 palmes (2,62 m.)

Dans la basse vallée du Var, l'activité des scieries est soumise aux caprices du fleuve. Les prises d'eau sont détruites et Les usines sont périodiquement inondées. Et l'été lorsque le niveau baisse les scies sont à l'arrêt !

La production d'une scierie est variable et dépend du nombre de lames installées. Entre 10000 et 15000 planches par scie et an au XVIII^e siècle contre 18000 au XIX^e siècle. Ce rendement étant favorisé par l'apparition des scies à mouvement alternatif« manchote » (où la lame agit à la montée et à la descente) vers 1820.

Scierie du Paillon. *Jacques Gaud, Coll. particulière.*



L'USINE DE MEUBLES BROUCHIER

Joseph-Antoine Brouchier installe sa menuiserie au quartier de la Clue dans les années 1840. Le canal entraîne une roue verticale qui assure l'entraînement d'une scie à bois.

Casimir succède à son père et agrandit l'entreprise de meubles. Les noyers lui assurent une production de qualité. Il aménage un entrepôt de vente à Nice et s'enrichit avec la clientèle de villégiature et les établissements hôteliers en pleine expansion sur le littoral.

En 1897, les forêts à proximité du village ne lui suffisent plus. L'entrepreneur, fait pratiquer des coupes dans les forêts de Saint-Pierre, d'Entrevaux, d'Annot et de Beuil.



Portrait de Casimir Brouchier.
Coll. Brouchier.



Usine Casimir Brouchier, Puget-Théniers, début XX^e siècle. Coll. Roudoule.

En 1906, il fait construire l'usine du Sarret sur la rive droite du Var, avec un canal pour alimenter une turbine électrique qui entraîne ses machines et assure l'éclairage public. L'usine va employer jusqu'à 200 ouvriers travaillant jour et nuit. Cependant un violent incendie ravage l'usine le soir du 9 novembre 1910.

L'usine est reconstruite. La production de mobilier classique perdure, de la coupe jusqu'au vernissage. Pierre succède à Marius qui engage un architecte pour réaliser des meubles contemporains. Au début de la Seconde guerre Mondiale, les femmes pugétoises travaillent à poser des charnières sur les caisses de munitions.



Immeuble Poirier dit « Blanche Neige », fin du XX^e siècle.
Fonds Marie-Jeanne Belleudy.

Le 3 mai 1944, les efforts de la famille sont une nouvelle fois anéantis. Ce jour-là deux officiers allemands sont abattus au Breuil, non loin de Puget-Théniers. En représailles la Wehrmacht incendie l'usine.

Après-guerre, un industriel lyonnais, Edmond Burin et un niçois, Maurice Saulnier, s'associent à la famille pour relancer l'entreprise. En 1958, M. Poirier annonce la réouverture de l'usine de meubles « Au Vieux Chêne ». Paternaliste, l'entrepreneur fait construire un grand immeuble communément appelé « Blanche Neige » pour loger les employés. Un déboire électoral local conduit M. Poirier, vexé, à abandonner son activité à Puget-Théniers.



Débardage dans les forêts d'Entrevaux, 1^{er} quart du XX^e siècle. Coll. Brouchier.

Marius Brouchier entouré d'employés, 1^{er} quart du XX^e siècle. Coll. Brouchier.



LE BOIS DE CONSTRUCTION

Le mélèze est l'essence la plus recherchée pour la construction en montagne. Il est imputrescible et très résistant aux intempéries. Mais à Barels, on a aussi découvert des poutres en tilleul, en frêne et en tremble datant du XVIII^e siècle.

Le mode de construction le plus ancien semble celui des troncs empilés et emboîtés (en mailles ou blockbau) attesté dès le milieu du XII^e siècle, sur un embasement de pierre sèche. Par la suite cette technique a connu une évolution avec l'équarrissage des troncs prenant l'aspect de poutres.

Les toits des maisons de montagne sont conçus pour résister au poids de la neige. Les pentes en sont accentuées pour qu'elle ne s'accumule par sur une trop grande épaisseur. Ils doivent aussi résister à la force du vent et certaines couvertures bénéficient d'une clef, où s'entrecroisent deux longerons cloués à une des poutres soutenant le plancher.

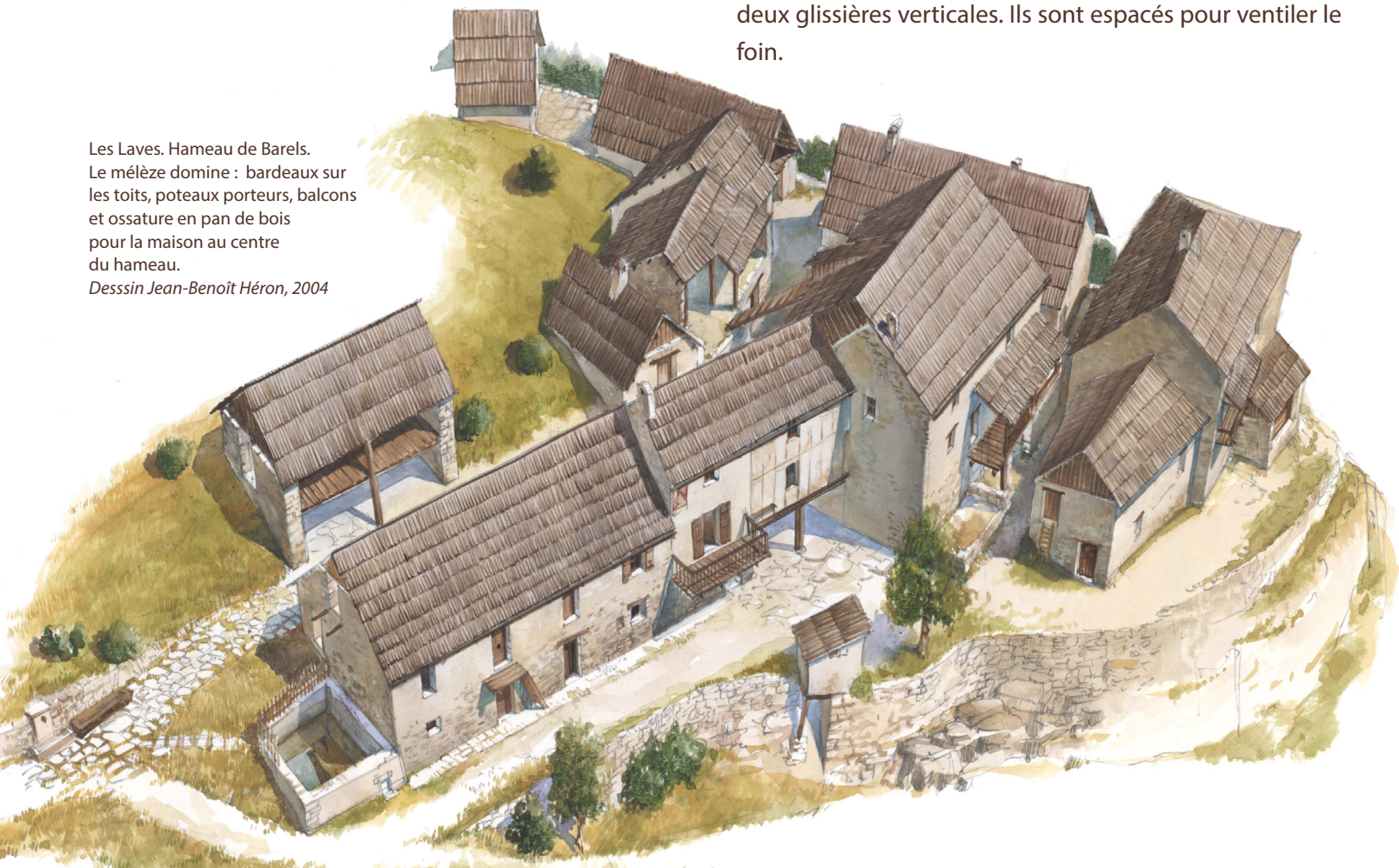


Mélèzes, bois de Sanguinières, Estenc. Coll. Roudoule.

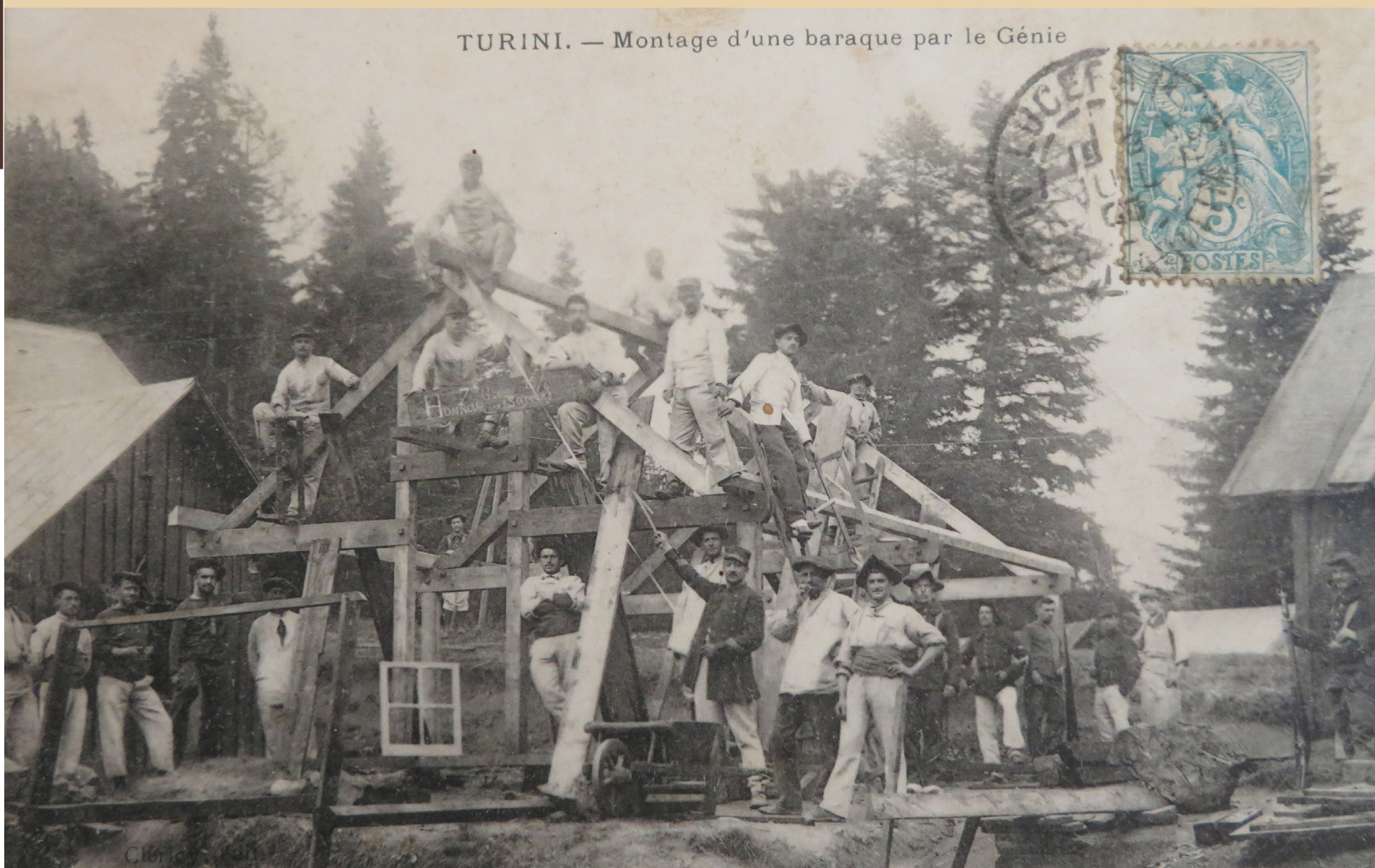
Dans le Haut-Var, les toits étaient généralement couverts de bardeaux de mélèze. Ils se recouvrent les uns et les autres et sont cloués sur des lattes. Une rigole creusée facilite l'écoulement des eaux de pluie. Au faitage, les bardeaux d'un pan dépassent pour se superposer à ceux de l'autre versant. Certains à espaces réguliers ont une excroissance en forme de losange. Il s'agit d'un point d'amarrage pour une corde servant aux travaux d'entretien de la toiture. Sur les habitations en bordure, les gouttières sont creusées à la gouge dans un tronc. Les granges sont fermées à l'étage par des claustras composées de grumes de faible section, maintenus entre deux glissières verticales. Ils sont espacés pour ventiler le foin.

Les Laves. Hameau de Barels.
Le mélèze domine : bardeaux sur les toits, poteaux porteurs, balcons et ossature en pan de bois pour la maison au centre du hameau.

Dessin Jean-Benoît Héron, 2004



TURINI. — Montage d'une baraque par le Génie



Turini, montage d'une baraque par le génie, juillet 1905. Fonds Muraire.



Sousta (abri) à la toiture en mélèze, hameau de Barel, 2001. Coll. Roudoule.

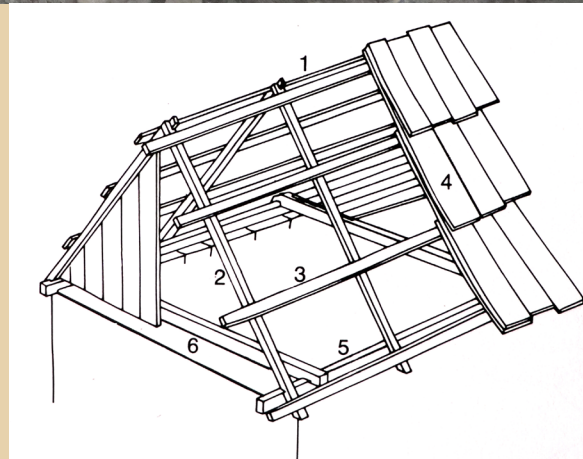
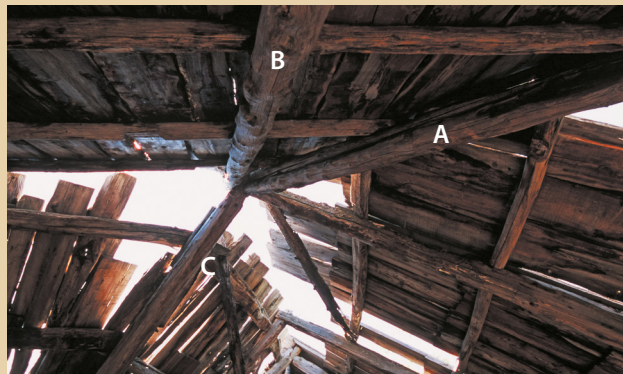


Schéma d'une charpente légère à chevrons croisés. Cette variante est fréquente sur les petits bâtiments et a précédé dans le temps la charpente à ferme et à poinçon.

1. Panneaux faitières, 2. Chevrons, 3. Pannes, 4. Bardeau de mélèze, 5. Panneau sablière, 6. Tirant.

Dessin de Paul Raybaut et Michel Perréard.



Charpente, hameau du Serre, Barel.

A : chevron de noue, B : arêtier, C : chevron-arbalétrier.
Coll. Roudoule.

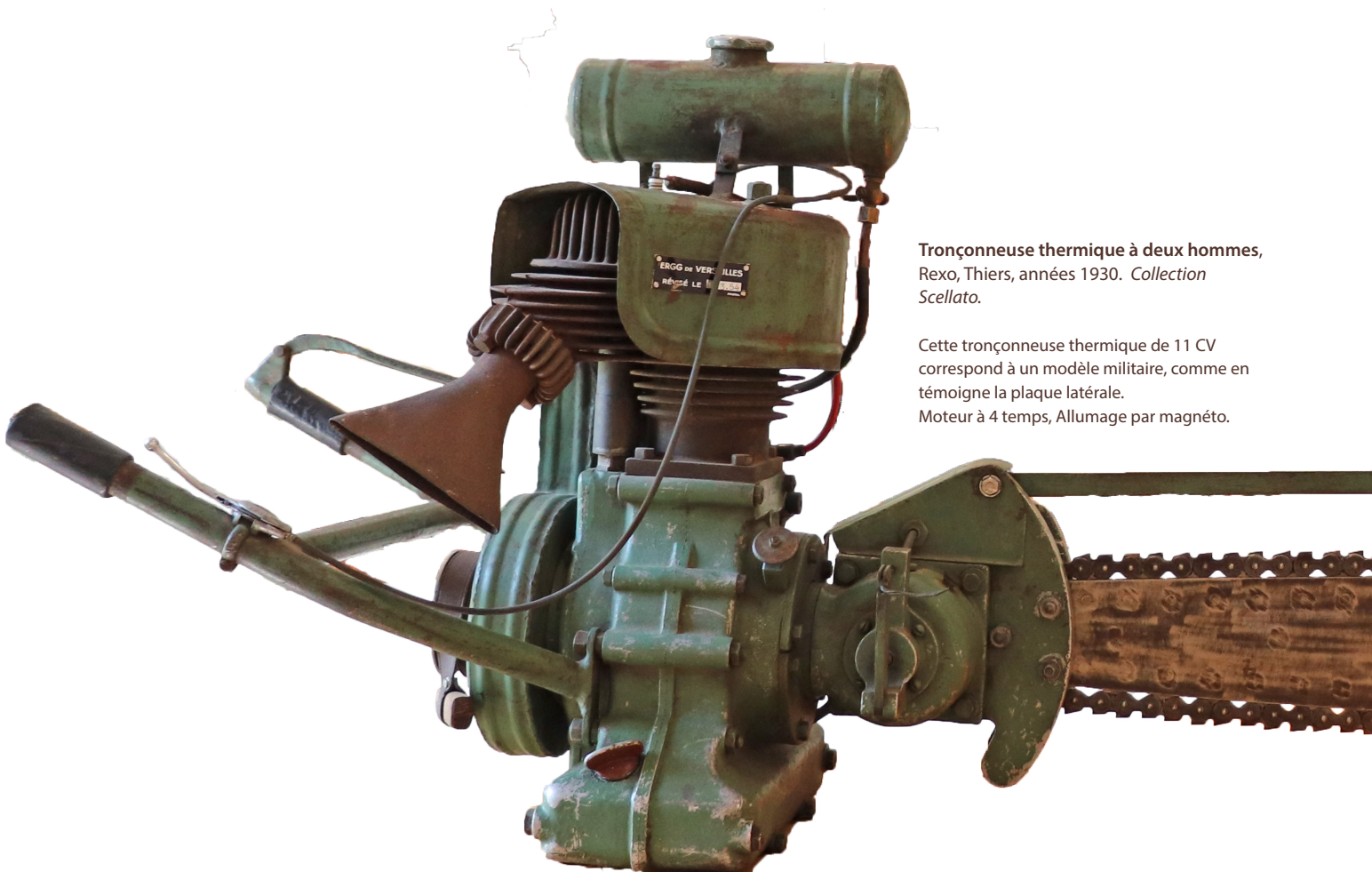


Mélèze subfossile découvert au Lac Long Inférieur. Vallée des Merveilles, Mercantour.

Découvert en 1997 lors d'une mission de recherche sur la limite supérieure de la forêt dans le Mercantour, ce bois subfossile était, avec d'autres bois, conservé affleurant dans la tourbière du Lac Long Inférieur, situé à 2000 m d'altitude dans la vallée des Merveilles.

C'est une section de tronc d'un mélèze (*Larix decidua Mill.*) d'environ 60 cm de diamètre sans l'écorce, soit un fût d'environ 3m50 de circonférence, qui a vécu pendant 362 ans comme le révèle le comptage des cerne (ou anneaux de croissance). L'aubier de 1,5 cm d'épaisseur, est intact (complet) de part et d'autre du nœud (départ de branche), ce qui permet de dire que le dernier cerne est celui de l'année de la mort de l'arbre. Dans un premier temps, il a été daté par le radiocarbone (C14) fournissant une date de - 7050 +/- 85 BP (Before Present) ou date calibrée cal BC [6079]- 5704) (BC Before Christ) (Edouard, 2002 et Edouard&Thomas, 2008). C'est l'arbre le plus ancien daté dans le Mercantour. Très récemment, cet arbre a pu être daté à l'année près par la dendrochronologie sur la chronologie de référence européenne des Alpes (Nicolussi et al., 2009) : le premier cerne au centre de la section (moelle) est daté -5423 et le dernier cerne périphérique est daté de -5062, date de la mort de l'arbre.

Cet arbre pluricentenaire témoigne de la présence de la forêt subalpine, forêt mûre, autour du lac et dans cette haute vallée des Merveilles, corroboré par les données palynologiques (de Beaulieu, 1977) et paléontologiques (Ponel et al.) dans un contexte pas encore marqué, pour cet arbre ayant vécu il y a 7000 ans, par l'impact anthropique. Il est aussi porteur de la mémoire climatique pendant sa durée de vie, enregistrée dans les variations interannuelles de sa croissance radiale (les largeurs des cerne). Il contribue au corpus de données dendrochronologiques du massif constitué pour connaître les variations du climat dans le passé sur plusieurs millénaires et sur l'histoire des forêts d'altitude (Tessier & Edouard, 2010)



Tronçonneuse thermique à deux hommes, Rexo, Thiers, années 1930. Collection Scellato.

Cette tronçonneuse thermique de 11 CV correspond à un modèle militaire, comme en témoigne la plaque latérale.

Moteur à 4 temps, Allumage par magnéto.



Doloire de charpentier, XIX^e siècle.
Coll. Ange Maurin



Perche de flotteur, XIX^e siècle.
Coll. Roudoule.

Utilisée pour guider les grumes abattues dans les torrents et les fleuves.



Sapin, XIX^e siècle.
Coll. Roudoule.

Utilisé pour retourner les grumes.





Les Rémanents

Bois, résine, enduit, acrylique, vernis, encres.

2019-2020

Léo Thubin

Les rémanents désignent les morceaux de bois laissés sur place par les bûcherons après la coupe. Ils sont ce qu'il reste de l'arbre mort, résidus et témoins que la forêt laisse derrière elle.

Ils sont aussi des matériaux disponibles ; offrent la possibilité d'une transformation plastique. Les strates successives de peinture ou d'enduit, soigneusement lissées, couvrent leur surface, les arrêtent dans leur forme, et les protègent du délitement. Ainsi sont révélés des silhouettes précises, les nœuds saillants et les veines profondes du bois, qui se proposent alors indéfiniment au regard. Les fragments prennent corps, par une sorte de fossilisation artificielle. Ils s'amoncellent dans l'espace d'exposition comme autant de souvenirs matériels de forêt.

Contributions et remerciements

Roudoule, écomusée en terre gavotte remercie pour leurs prêts, témoignages et participations les personnes et les institutions sans qui cette exposition n'aurait pu voir le jour.

Archives départementales des Alpes-Maritimes

Bibliothèque de Cessole, Ville de Nice.

Maison-Musée du Haut-Verdon

Musée du Palais Lascaris, Ville de Nice.

Office National des Forêts

Xavier Beaucornut

Jean-Louis Edouard

Jean-Loup Fontana

Michel Graniou

Salah Lahmar

Jean-Marc Muraire

Daniel Pasadena

François Riberi

Jean-Pierre Scellato

Léo Thubin

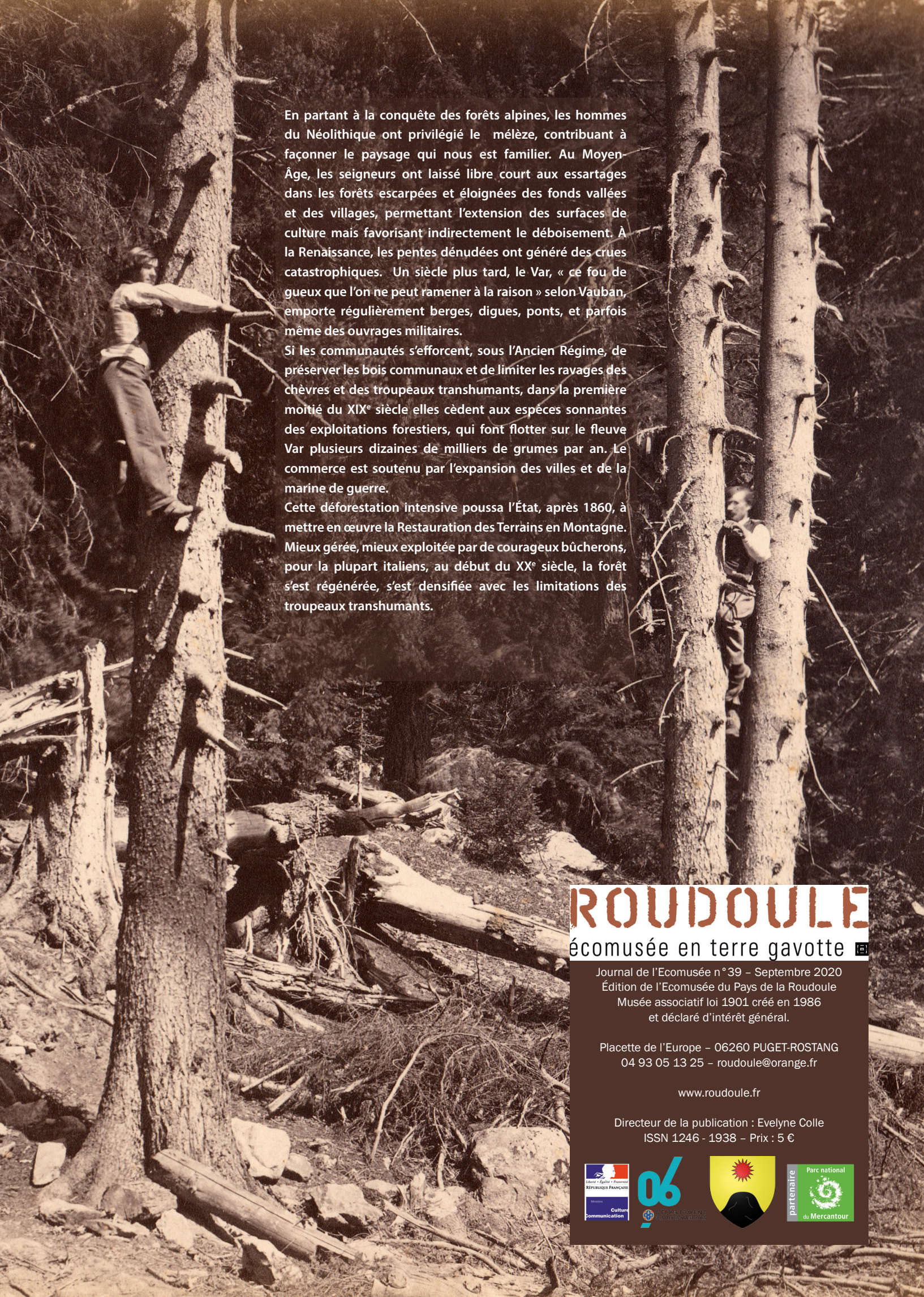
Les bénévoles : Jacqueline Drogoul, Monique et Jacky Cosson, James Vard, Katy Werny

Commissariat de l'exposition

Philippe Thomassin assisté de Flore Benisty

Exposition réalisée avec le soutien du Ministère de la Culture, du Département des Alpes-Maritimes, de la Mairie de Puget-Rostang et du Parc National du Mercantour.





En partant à la conquête des forêts alpines, les hommes du Néolithique ont privilégié le mélèze, contribuant à façonner le paysage qui nous est familier. Au Moyen-Âge, les seigneurs ont laissé libre court aux essartages dans les forêts escarpées et éloignées des fonds vallées et des villages, permettant l'extension des surfaces de culture mais favorisant indirectement le déboisement. À la Renaissance, les pentes dénudées ont généré des crues catastrophiques. Un siècle plus tard, le Var, « ce fou de gueux que l'on ne peut ramener à la raison » selon Vauban, emporte régulièrement berges, digues, ponts, et parfois même des ouvrages militaires.

Si les communautés s'efforcent, sous l'Ancien Régime, de préserver les bois communaux et de limiter les ravages des chèvres et des troupeaux transhumants, dans la première moitié du XIX^e siècle elles cèdent aux espèces sonnantes des exploitations forestiers, qui font flotter sur le fleuve Var plusieurs dizaines de milliers de grumes par an. Le commerce est soutenu par l'expansion des villes et de la marine de guerre.

Cette déforestation intensive poussa l'État, après 1860, à mettre en œuvre la Restauration des Terrains en Montagne. Mieux gérée, mieux exploitée par de courageux bûcherons, pour la plupart italiens, au début du XX^e siècle, la forêt s'est régénérée, s'est densifiée avec les limitations des troupeaux transhumants.

ROUDOULE

écomusée en terre gavotte

Journal de l'Ecomusée n° 39 – Septembre 2020
Édition de l'Ecomusée du Pays de la Roudoule
Musée associatif loi 1901 créé en 1986
et déclaré d'intérêt général.

Placette de l'Europe – 06260 PUGET-ROSTANG
04 93 05 13 25 – roudoule@orange.fr

www.roudoule.fr

Directeur de la publication : Evelyne Colle
ISSN 1246 - 1938 – Prix : 5 €

